

Construire une vie contre le tout

Paul Nizon, *L'Année de l'amour*, roman traduit de l'allemand par Jean-Louis de Rambures, Paris, Actes Sud, 1986, 221 pages

Diane-Monique Daviau

Volume 29, numéro 2 (170), avril 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1987). Compte rendu de [Construire une vie contre le tout / Paul Nizon, *L'Année de l'amour*, roman traduit de l'allemand par Jean-Louis de Rambures, Paris, Actes Sud, 1986, 221 pages]. *Liberté*, 29(2), 134–136.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

Construire une vie contre le tout

Paul Nizon, L'Année de l'amour, roman traduit de l'allemand par Jean-Louis de Rambures, Paris, Actes Sud, 1986, 221 pages.

Chacun des romans de Paul Nizon pourrait porter le nom d'une ville. Après Rome et Barcelone, voilà que Paris à son tour exerce sa magie et donne naissance à *L'Année de l'amour*.

Paul Nizon, écrivain suisse de langue allemande, est né et a grandi à Berne. Fils d'un émigrant russe, fasciné par Van Gogh auquel il consacre trois ouvrages, il s'installe à Londres, puis en Italie, et choisit en 1977 d'établir son domicile à Paris.

L'Année de l'amour, publié en 1981, a été écrit entre 1977 et 1981. C'est sûrement le livre le plus autobiographique de l'auteur, celui dans lequel il se permet pour la première fois une entière identification avec le narrateur. Il présente d'une certaine façon le bilan du travail de création effectué par Nizon depuis la parution de son premier ouvrage en 1959. C'est un livre de solitude, celle de l'écrivain, celle du déraciné, la solitude de celui qui est voué à la marginalité, un livre qui raconte les circonstances ayant mené l'auteur à quitter la Suisse pour s'installer à Paris, qui décrit avec humour et beaucoup de sensibilité les attentes, les joies et les souffrances d'un écrivain étranger à Paris. *L'Année de l'amour*, c'est également l'œuvre qui a apporté à Nizon le succès, la reconnaissance. C'est enfin le début de l'aventure, celle d'un homme qui relève le défi de l'écriture et celui de l'amour.

L'amour, ici, c'est celui qu'on trouve dans les «maisons de rendez-vous», surtout celle de Madame Julie dont le héros est un hôte assidu, un amour franc et gratuit. «Cette convoitise insatiable, ce besoin de courir après les femmes, cette véritable obsession» que le narrateur ne peut expliquer autrement que par le fait d'être «exclu, isolé, solitaire», par l'angoisse de la mort qui le tenaille, c'est par ailleurs ce qui donne accès au seul langage qui, avec l'écriture, lui permette de communiquer vraiment, lui procure un profond sentiment de bonheur: «Cela peut se comparer, dit le narrateur, à ce que j'éprouve pendant l'écriture lorsqu'enfin ce n'est plus moi qui écris, mais que *cela* écrit en moi, un débordement.»

Ayant quitté sa femme, sa famille, son pays natal, la jeune fille qu'il aime se refusant à lui, installé depuis peu rue Simart, à Montmartre, dans ce qu'il appelle sa «chambre-alvéole», un mini-appartement hérité de sa tante, le narrateur attend de Paris que cette ville le sauve, le fasse enfin naître à la vie, mais il a beau crier et implorer, la ville reste sourde à ses appels et le paradis espéré devient enfer, la ville immense se referme sur lui comme un piège. «Peut-être, se demande-t-il, projetais-je en elle ma panique, cette froideur, cette impassibilité étaient-elles le reflet de mon propre état d'âme, du sentiment d'étrangeté qui était le mien.» Paris provoque une solitude que seules les maisons de rendez-vous arrivent à atténuer. Les contacts avec les amis, les voisins ne diminuent en rien la nostalgie qu'il a d'une totale solidarité avec les autres, car même lorsqu'il est entouré, il se retrouve constamment isolé: «Ils ne m'accueillent pas les bras ouverts, ne me chassent pas non plus et je m'assieds au milieu d'eux, sur ce banc garni d'oisifs, pour un peu j'aurais l'impression d'être invisible, ou de faire partie d'une autre réalité; je suis au milieu d'eux mais ils sont entre eux et m'ignorent.»

Paul Nizon est un auteur que la critique a toujours eu beaucoup de difficulté à classer dans une catégorie précise. Dans son œuvre, contrairement à celle de la plupart de ses contemporains, on ne trouve

rien qui soit typiquement helvétique, on trouve également peu de choses qui recourent les préoccupations des écrivains de sa génération. Les thèmes, la forme, le genre littéraire rendent difficile toute tentative de classification des livres de Nizon. Cet auteur n'aime pas faire les choses l'une après l'autre, dans un ordre préétabli qui répondrait à des critères extérieurs. On le constate d'un livre à l'autre et à l'intérieur de chacun des ouvrages qu'il a publiés.

Pour Nizon, l'enjeu consiste plutôt à extraire et à mettre en lumière un tout, et ce, d'un seul coup. *Tout* s'abat en même temps sur ses personnages qu'on pourrait qualifier d'hypersensibles, et c'est à ce *tout* que l'auteur cherche à donner forme. La question qui résume les préoccupations de Nizon et les inquiétudes de ses héros semble être justement: «Où est le mot magique qui unit et réunit tout?» La question peut paraître naïve, mais dans l'œuvre de Nizon elle est traitée avec sérieux et d'une façon très directe. Il s'agit toujours, pour tous les personnages, de trouver *une* façon de vivre qui puisse tenir le coup face au tout auquel ils sont confrontés, face à la diversité, à l'adversité que les autres, tous ces autres, représentent. Ce thème prédominant, construire *une* vie contre le tout, on le retrouve, traité avec insistance, dans chaque livre. Découlant de ce thème central, trois situations reviennent constamment dans *L'Année de l'amour* comme dans les ouvrages précédents: l'expérience d'être renvoyé inéluctablement à soi-même, la nostalgie d'un accord profond entre soi et le monde, et la disposition à sympathiser et à s'unir avec tous et chacun, avec tout ce qui vit, avec tout ce que les sens, le cœur et l'intelligence peuvent percevoir.